

HABIBURAHMAN

avec Sophie Ansel

**D'abord, ils ont
effacé notre nom**

**UN ROHINGYA
PARLE**



D'abord, ils ont effacé notre nom



HABIBURAHMAN
avec SOPHIE ANSEL

D'abord, ils ont effacé notre nom

Un Rohingya parle

**Éditions
de La Martinière**

Conseil éditorial : Litcom

Les noms de personnes et de lieux suivis d'un astérisque
ont été changés par mesure de sécurité.

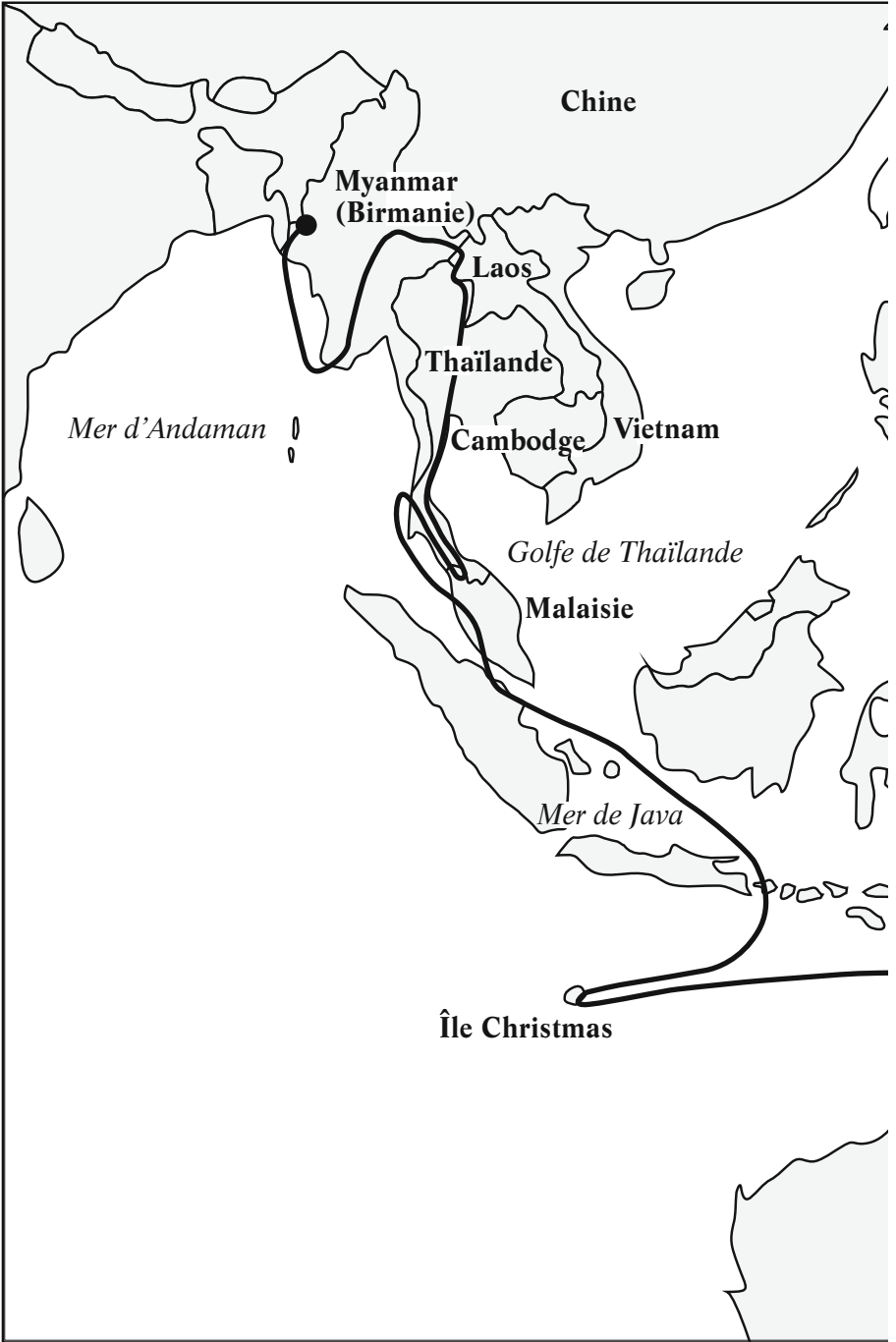
ISBN 978-2-7324-8726-7

© 2018, Éditions de La Martinière
Une marque de la société EDLM

Connectez-vous sur :
www.editionsdelamartiniere.fr

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Aux Rohingyas,
À la mémoire de ceux dont le sang n'en finit pas de couler
sur les terres de l'Arakan,
À tous les apatrides épuisés qui fuient, errant
à travers les océans, les jungles et les routes du monde
dans l'espoir de survivre,
À vous lecteur, puissiez-vous transmettre notre histoire
étouffée par la propagande, le racisme, le fascisme
et la haine meurtrière,
Puisse un jour la vérité éclater et la lumière être faite
sur notre tragédie, l'autre histoire dissimulée de la Birmanie,
À ma famille, à mon père et ma mère,
À la tolérance et la paix,
À l'amour et la vie.



Itinéraire parcouru par Habibuhraman entre 1994 et 2013



Naissance de l'ogre de Birmanie

Le dictateur U Ne Win fait régner la terreur en Birmanie depuis des décennies. En 1982, il a un nouveau projet : réinventer l'identité nationale et fabriquer un ennemi factice pour entretenir la peur. Il promulgue sa nouvelle loi : dorénavant, pour garder la citoyenneté birmane, il faudra appartenir à l'un des cent trente-cinq groupes ethniques reconnus, groupés en huit « races nationales ». Celui des Rohingyas n'en fait plus partie. D'un trait de plume, notre ethnie disparaît officiellement. L'annonce tombe comme un couperet pour plus d'un million d'entre nous qui vivons dans l'État d'Arakan, la terre de nos ancêtres, à l'ouest de la Birmanie. Le lavage de cerveau est lancé. Sournoises, la rumeur et l'angoisse se propagent de village en village et font le reste du travail. Il est désormais interdit de prononcer le mot *rohingya*. Il n'existe plus. Nous n'existons plus.

J'ai trois ans et, déjà, je dois m'effacer aux yeux de mes concitoyens birmans. Je deviens le « Bengali », l'étranger de mes voisins, un de ceux qui se reproduisent aussi vite que des lapins et menacent d'envahir le pays. On nous appelle les « *kalars* », un terme péjoratif qui désigne avec mépris et dégoût les ethnies à la peau foncée et plus spécifiquement nous, les Rohingyas, les musulmans birmans. Dans d'autres

pays, dans d'autres circonstances et à d'autres époques, *kalar* aurait signifié bougnoule, négro ou youpin. Ce mot fait l'effet d'une gifle, il nous ébranle jour après jour en même temps qu'au coin du feu, dans les chaumières du Myanmar, une étrange histoire se perpétue : à cause de notre physique, on dit de nous que nous sommes des ogres malfaisants venus d'un pays lointain, des êtres plus proches de l'animal que de l'homme. Désormais, cette image hante les pensées des plus grands et fait le cauchemar des plus petits.

J'ai trois ans et je vais devoir grandir avec l'hostilité des autres. Je suis déjà hors-la-loi dans mon propre pays, hors la loi dans le monde. J'ai trois ans, je ne sais pas encore que je suis apatride. Car sur mon berceau s'est penché un homme tyrannique qui m'a tracé un destin auquel il me sera difficile d'échapper : je serai fugitif ou je ne serai pas.

Les histoires de mamie

1984

Dans la hutte éclairée à la lueur des bougies, les paupières lourdes, j'entrouvre les yeux et perçois le visage ridé et bienveillant de mamie. Ses traits sont brouillés par les vapeurs de l'eau qu'elle touille. L'odeur du riz et le crépitement du feu me tirent de ma torpeur. Mamie s'approche de moi, s'assoie les jambes croisées sur le grand *mat* d'herbes séchées, à même la terre battue, et me serre dans ses bras. Elle tamponne régulièrement mon front brûlant d'un tissu imbibé de l'eau parfumée par les herbes que papa a trouvées dans la forêt. À ses côtés, maman fredonne une chanson imperceptible et berce ma petite sœur Anwara*, agrippée à son sein. Mamie porte une cuillère de bouillie à ma bouche, mais je ferme à nouveau les yeux, épuisé par la maladie. Sa voix résonne comme un écho lointain.

Tiens bon, mon Habib. Avale ça pour reprendre des forces. Ce n'est pas une petite fièvre qui va avoir raison de toi. Courage mon petit...

Ses paroles se distinguent à peine du bruit ambiant et s'enchaînent, sans s'interrompre, sans que je sache si elle s'adresse à moi, à papa et à maman qui tendent l'oreille ou à

ses propres chimères. Celles d'un autre temps, des personnages tourmentés vivant encore au fond de sa mémoire. Ils courent, ils errent, ils pleurent et hurlent à l'aide. C'est ainsi que j'ai commencé à avoir peur du feu, parce que celui-ci a d'abord été habité par les lamentations des fantômes de mamie, ceux de notre famille et de notre peuple qui ont péri, prisonniers des sabres coupeurs de têtes et des flammes assassines.

Ma grand-mère me renifle très fort dans le creux du cou. Une marque d'infinie tendresse. Je frissonne, mais sa voix me rattrape et m'entraîne dans le récit de notre peuple maudit.

– Au-delà du fleuve Kaladan, mon petit, il y a des dangers bien plus grands qu'une petite fièvre de malaria. Tu vas vite t'en remettre et, bientôt, tu seras assez grand pour aider ton papa dans son échoppe. Ici, tu es en sécurité. Notre village est une oasis encore paisible dans ce désert de haine. Ils ne viendront pas nous chercher jusqu'ici.

Elle soupire. Ce long soupir qui ponctue ses histoires terrifiantes et parfois ennuyeuses. Des histoires interminables qui s'accompagnent toujours de leçons de morale et de prières à Dieu. Une discipline pesante qu'elle nous inculque au quotidien alors que mon frère, Momo*, et moi, nous ne pensons qu'à jouer.

Le passé de mamie est tout entier dans sa tête, loin de nous, et il a la fâcheuse habitude de venir interrompre nos fous rires et plomber nos jeux. Ce soir de juin qui annonce le début de la saison des pluies, blotti dans ses bras surprotecteurs, je suis trop faible pour me dégager et m'enfuir en pouffant avec Momo vers notre cachette derrière le poulailler. Les yeux mi-clos, je m'abandonne à la mélodie de sa voix rauque, à ses doux mouvements d'épaules qui me balancent tendrement. Puis je le vois partir. Son regard, opaque, est déjà là-bas. Avant même qu'elle

n'ouvre la bouche, je sais que les images sont réapparues dans son esprit.

– Habib, jadis, le monde était vaste et infini. Les hommes et les femmes voyageaient lentement, au rythme de la nature et de Dieu, à la recherche de terres paisibles et fertiles. Les peuples embarquaient sur de grands navires et traversaient les océans. Pour invoquer la clémence des forces naturelles, les marins offraient chaque jour une petite pierre précieuse aux vagues qui l'avalent pour la déposer, comme une offrande, au fond de l'océan. C'est ainsi que certains de nos ancêtres ont atteint sains et saufs le royaume de Rohang. On l'appelle aujourd'hui l'Arakan. C'est une terre généreuse et bénie par Dieu, qui donna naissance aux Rohingyas, une tribu de pêcheurs et de paysans paisibles.

Comme pour chercher son approbation, mamie se tourne vers papa, appliqué à tracer des chiffres et des lettres dans un cahier aux pages jaunies. Elle poursuit son récit :

– Mon petit, notre histoire est devenue un mensonge et un crime aux oreilles de la dictature. La haine et le racisme qui la dominent font de nous des étrangers à abattre.

Elle écrase son nez sur ma joue, inspire fort avant de poser un nouveau linge sur mon front perlant de sueur.

– Tu n'auras que ta mémoire pour transmettre notre histoire, Habib. Alors, écoute-moi bien, car ta grand-mère n'est pas éternelle.

L'histoire des Rohingyas, je commence à la connaître. C'est une saga cauchemardesque que mamie ne peut s'empêcher de nous conter chaque soir.

– Aujourd'hui, je n'ai que ma parole à te léguer, mon petit homme. Nous avons été pillés de nos richesses. J'étais jeune comme ta maman lorsqu'ils sont venus attaquer notre village à quelques lieues d'ici. Ils voulaient tuer les *kalars*

musulmans, ils disaient. Ils ont envahi nos maisons et les contrées voisines. Tout l'État. Des sabres ont fendu les airs. Des têtes ont été tranchées. Les femmes ont vécu des tortures qu'elles seules peuvent connaître. Prises au piège, certaines ont préféré se jeter à l'eau et se noyer pour éviter de tomber entre les mains répugnantes et criminelles de ces hommes. Nous avons quitté nos champs, nos chèvres, nos bœufs et nos poules. Durant des jours, nous avons fui par la forêt qui longe la frontière. C'était en 1942.

Papa lève enfin la tête de son cahier et interrompt les palabres de mamie.

– Mère... Il est trop petit pour comprendre tout ça, tu ne crois pas ? Tu vas le traumatiser.

Ma grand-mère se tait, mais son cœur s'est ouvert. Elle n'en restera pas là.

Elle attrape une bûchette de thanaka, dont elle râpe l'écorce avec vigueur sur le *kyauk pyin*¹. En quelques minutes, elle parvient à en extraire une pâte jaune et fraîche qu'elle applique avec douceur sur mon visage brûlant. Du coin de l'œil, j'aperçois la silhouette de Momo. Il joue avec des cailloux sur la terre battue. L'envie de le rejoindre me donne un regain d'énergie. Je tourne la tête, tends le bras vers lui en tentant de me défaire de ceux de mamie encore trop lourdement enroulés autour de moi, en vain. La malaria a pris toutes mes forces. Je transpire. Mamie continue de m'éponger. Je m'abandonne.

– Qui sait, mon fils, combien de temps avant que nous soyons à nouveau pris en chasse ? reprend mamie en s'adressant à papa. Est-ce que j'ai eu de la chance ? Ma vie a été balisée par la perte de ceux que j'aime. Combien de pogroms

1. Pierre plate et circulaire.

avant qu'on soit tous anéantis ? Ils ont pris mon père, ils ont jeté mon mari en prison. Dieu sait ce qu'ils lui ont fait endurer avant sa mort. Le fleuve Kaladan est rempli de notre sang. Dieu vous préserve le plus longtemps possible. Tes enfants doivent se préparer au pire.

Mamie tressaille. Elle lâche prise. Mon corps glisse dans le creux qui sépare ses jambes, retenu par son *longyi*¹ fleuri. Une larme chaude m'éclabousse la joue. Ma tête bascule sur ses genoux. Elle se ressaisit et me serre contre sa poitrine en plongeant son regard dans le mien. Mon père, de nouveau absorbé par ses calculs et par ses écritures, ne l'écoute plus.

Elle continue malgré tout de me raconter l'histoire secrète et non écrite des Rohingyas. Après l'arrestation de mon grand-père en 1967, les massacres ont repris de plus belle. Les Rohingyas n'avaient d'autre choix que de fuir au Bangladesh. Ils y ont vécu dans des conditions indignes, inhumaines, jusqu'à ce que les premiers signes d'une accalmie apparaissent en Birmanie. L'un de mes oncles, traumatisé, a préféré ne jamais revenir et s'exiler vers les pays arabes avec des centaines de milliers d'autres réfugiés. Il a disparu pour toujours.

En réalité, une fois hors du pays, il était difficile d'y revenir et de réclamer nos droits. Les autorités avaient tout volé à ma famille, mais mes grands-parents et mon père gardaient précieusement nos titres de propriété. L'Arakan était le seul endroit où ils pouvaient se loger, se nourrir, s'abreuver, bref, vivre.

En 1969, après une année d'errance et de souffrance au Bangladesh, ma famille est rentrée à Biramno*, son village

1. Vêtement traditionnel birman composé d'une longue pièce de tissu nouée autour de la taille qui descend jusqu'aux mollets.

natal dans une zone reculée de la région de Kyauktaw, avec une poignée d'autres Rohingyas. Les animaux avaient évidemment été volés, mais ma grand-mère espérait pouvoir cultiver à nouveau nos terres. Malheureusement, elles avaient été confisquées et redistribuées. Mon père a osé faire cas des droits des Rohingyas auprès des autorités locales. Il a brandi ses titres avec conviction. Ils l'ont détenu et torturé. Le gouvernement fédéral auquel il avait aussi écrit lui a finalement concédé la moitié de ses droits de propriété d'origine. À cette nouvelle, ceux qui voulaient sa terre ont ordonné d'abattre mon père. Il n'a pas eu d'autre choix que de fuir à nouveau, avec ma mère. Ils se sont réfugiés dans la région voisine, l'État Chin. C'est là que je suis né, sur le fleuve Kaladan, dans ce village reclus et tolérant où différentes minorités résident dans une plus ou moins grande harmonie. En 1978, j'étais encore dans le ventre de ma mère quand les chefs des armées ont lancé une nouvelle opération massive de nettoyage. Ils l'ont appelée opération *Nagamin*, le « Dragon roi ».

Mamie grommelle. Ses lèvres tremblent et ses yeux brillent, chargés d'une émotion qu'elle sait pourtant généralement contenir.

– Ils ont arrêté des centaines de Rohingyas et les ont forcés à monter dans des embarcations de fortune. Ils les ont escortés jusqu'au milieu de la baie de Sittwe et là, ils les ont coulés. Hommes, femmes et enfants. Tous engloutis par les eaux. Les viols, les massacres et les emprisonnements ont suivi à Buthidaung et à Maungdaw. Le gouvernement central a envoyé de nouveaux bateaux vers Kyauktaw, où j'habitais. Les militaires et les extrémistes ont poursuivi leurs rafles, de maison en maison...

Mamie garde le silence pendant de longues minutes avant de se mettre à chantonner des paroles douces et tristes qui se mêlent au crépitement du feu.

Le Dragon roi t'emportera... Pauvre peuple...

Elle se reprend et me caresse les joues du dos de ses doigts secs et fripés.

– Tu es adorable, mon petit Habib. Je t'aime tellement ! Pourtant, ton beau teint d'ébène, ta chevelure abondante et tes jolis sourcils foncés sont une offense au régime birman. À ses yeux, tu es trop noir. Trop musulman. Trop nègre. Trop différent. Il te voit comme un parasite. Comme nous tous. Il préfère nous enfermer les uns sur les autres pour mieux nous contrôler, nous piétiner, nous saigner, nous réduire en esclavage, nous humilier, nous parquer dans des ghettos. Il orchestre notre disparition et nous ne pouvons rien faire pour les en empêcher.

Certains Rohingyas qui vivaient dans des villages plus petits, plus reculés, ont été avertis des opérations du Dragon roi. Ma grand-mère a juste eu le temps d'empaqueter ses affaires les plus précieuses, de rassembler ses papiers, de creuser un trou profond sous sa hutte afin d'y cacher les bijoux en or qu'elle ne pouvait emporter et qui représentaient l'économie d'une vie. Le bétail envoyé dans les bois, elle a pris une barque pour remonter le fleuve le plus loin possible des miliciens arakanais. Ceux qui ont refusé de quitter leur maison ont été abattus, arrêtés ou torturés. Les extrémistes ont pillé ce qu'ils ont pu. Des centaines de Rohingyas sont morts. Des milliers ont été détenus. Peut-être plus. Qui sait ? Qui s'en souciera jamais ? Qui documentera la réalité de ces horreurs ? Sa fuite a duré sept jours jusqu'à ce qu'elle arrive ici, où mon père l'a recueillie. Des mois plus tard, quand elle a osé rentrer chez elle, elle avait perdu ses terres,

ses bêtes et ses économies. En à peine trois mois, le pays s'était vidé de centaines de milliers de Rohingyas réduits à l'errance dans des conditions indescriptibles au Bangladesh. Fuir. Toujours fuir.

La fatigue me prend. Je n'entends plus que des murmures. Je somnole, réchauffé par les flammes du foyer. L'odeur des fleurs de jasmin suspendues au mur de bambou me reconforte et me pousse à la rêverie, loin des scènes horribles décrites par mamie, de l'odeur du sang et des cendres. Je rêve de la prochaine partie de ballon avec les garçons du village. De jeux de billes. De cascades et de jus de coco. Maman arrache Anwara de son sein. Ma petite sœur gémit pour montrer sa désapprobation. Je frémis une dernière fois avant de sombrer dans un sommeil de plomb.

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2018, N° 139052 ()
Imprimé en France